Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 34 (1997)
Heft: 1296

Artikel: Image : les querelles de Byzance
Autor: Guyaz, Jacques
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1015079

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les querelles de Byzance

Les images ont une histoire. Entre iconoclastes et iconophiles, la querelle fut tant symbolique que politique. Explication.

FIXES OU ANIMÉES, les images influencent en profondeur toute la société. Leur interprétation devient une des conditions de l'exercice démocratique. Or, une véritable réflexion incluant la dimension historique du statut de l'image en Occident fait largement défaut.

En littérature ou en politique, les généalogies sont connues, familières au grand public cultivé. De Platon et Sophocle à Rawls et à Brecht, l'itinéraire est relativement balisé. Rien de tel pour l'image. Pourtant la Grèce est aussi fondatrice, non pas celle des cités, mais celle de Byzance, de la querelle des images au 8e siècle.

L'oubli vient de là. Vu d'Occident, Byzance apparaît comme un surgeon un peu exotique qui disparut corps et bien, victime autant, selon l'image convenue, de son goût du luxe que des armées du sultan. Le conflit autour des images se développe à grand renfort de commentaires des Evangiles et de recours aux Pères de l'église. Mais qui, parmi nous, connaît l'œuvre de Jean Damascène ou celle de Théodore Stoudite?

Iconophiles et iconoclastes

Pourtant la peinture européenne, et donc notre manière de voir, est issue de ces icônes byzantines, dont Cimabue et Giotto se dégagèrent peu à peu au 13e siècle. Connaître l'élaboration théorique de la notion d'icône dans l'empire d'Orient n'est bien sûr pas suffisant pour comprendre l'imagerie de notre temps. Mais elle en constitue le socle indispensable. Il n'est pas inutile de rappeler que les deux grands pourvoyeurs de cadavres du 20e siècle sont un peintre autrichien raté et un séminariste géorgien, soit un descendant direct de la pensée byzantine.

Un concile convoqué à Byzance par l'empereur Léon III condamna les images du Christ, de la Vierge et des saints en 730. Après maintes péripéties, les images furent rétablies en 842. Les empereurs et la haute société prirent position contre les images. Les moines aux vastes richesses et le peuple luttaient pour les icônes. Pendant le conflit, l'image de l'empereur circula, elle, abondamment. On l'aura compris le conflit était aussi politique. Mais la controverse ne pouvait s'exprimer que par des textes religieux. Ils fondaient seuls la légitimité.

Les iconophiles et les iconoclastes avaient une hantise commune: l'idolâtrie. Ils voyaient autour d'eux la religiosité populaire et les faux miracles attribués au pouvoir des images. Les deux camps s'appuyaient sur les mêmes textes fondateurs du christianisme: *Et Dieu dit: faisons l'homme à notre image.*

L'icône: idole ou représentation?

L'empereur iconoclaste Constantin V (741-755) dénonça les icônes. Il utilisa les arguments suivants: si l'icône est semblable au modèle (Jésus-Christ), elle doit être de même essence et de même nature. Or l'icône est matérielle et son modèle spirituel. Si l'icône prétend ne ressembler qu'à la forme du modèle, elle le divise en séparant son apparence et son essence; elle est donc impie. Si l'icône trace la figure du divin, elle enferme l'infini dans son tracé, ce qui est impossible. Si l'icône est vénérée dans ce qu'elle montre, alors elle est vénérée dans sa matière et elle devient une idole.

On conçoit que face à ces raisonnements, soutenus par l'empereur lui-même, les iconophiles aient dû déployer une formidable élaboration théorique pour finir par l'emporter.

Le premier point du raisonnement iconophile est celui de l'image naturelle: au commencement était le Verbe et le verbe est image de Dieu. La véritable image est invisible. Elle n'a ni forme, ni expressivité. L'icône matérielle est une image de l'image; elle n'a pas à être ressemblante ou expressive. La forme de l'icône n'est pas objective. Nous sommes proches des propos de Mondrian, un des fondateurs de l'abstraction au 20e siècle qui demandait de «ne plus s'occuper de la forme en tant que forme». Pour les iconophiles, le Christ n'est pas dans l'icône, c'est l'icône qui tente d'aller vers le Christ. L'image matérielle n'est pas un symbole, elle cherche à mettre en relation l'homme avec Dieu; elle est une représentation de l'incarnation.

Aux yeux des défenseurs des images, celui qui rejette l'icône refuse l'incarnation et si l'on refuse l'incarnation, c'est toute l'économie du message chrétien qui est vidée de son sens. L'icône byzantine figure un manque, un vide, celui de la véritable image invisible.

La défense de l'icône engendra une théorie de l'incarnation. Celle-ci n'est pas une matérialisation: l'icône est vide, mais elle est pleine de l'absence du Christ et cette perception de l'absence est le signe de la relation au divin qui est définie comme incarnation.

Dans toutes les icônes, des inscriptions désignent les personnages. C'est que le Christ a lui aussi été désigné par son père: *ecce homo.* Or l'icône, on l'a dit, n'est pas réaliste: Elle ne représente rien. Pour qu'elle prenne un sens, il faut désigner les personnages. Sans inscription, elle n'a plus aucun caractère sacré. Au XXe siècle, Magritte, en inscrivant sur un tableau montrant une pipe l'inscription «ceci n'est pas une pipe» reprend la réflexion sur l'image: la pipe du tableau n'est effectivement pas une pipe.

De Nicéphore et Damascène à Kandinsky

Nous n'avons donné ici qu'une esquisse des virtuosités de la pensée iconophile. L'histoire, c'est bien connu, ignore les vaincus. Les textes des iconoclastes ont disparu. L'église d'Occident, qui, entre temps, s'était séparée de l'église d'Orient au 11e siècle, fut bien incapable de produire le même arsenal intellectuel lors de la Réforme. Plus tard, la laïcité remplaça la réflexion sur les images par l'histoire de l'art et par la réflexion esthétique.

L'héritage de Byzance se réfugia dans la Russie tsariste qui fut la terre d'origine de Wassily Kandinsky, fondateur de l'art abstrait. Le patriarche Nicéphore et le père de l'église Jean Damascène auraient-ils des descendants? Nous essayerons de l'examiner dans un prochain article. *jg*

Le contenu de cet article doit tout au livre de Marie-José Mondzain, *Image, icône, économie*, Seuil, 1966.